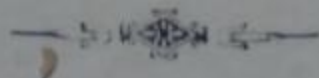


3^{me} P R I X (Ex - Æ q u o)



Devise :

La critique est aisée

l'art est difficile.

Le Premier de l'An

PAR

Madame Vve JAULIN (née Vally)

ACTUALITÉ

I

Le Flamboyant s'est revêtu de sa floraison royale, comme d'un manteau de pourpre pour saluer l'année nouvelle. Le vert chatoyant des multiples pétioles de son feuillage, exalte le ton rouge de ses fleurs en leur prêtant une intensité particulière, un éclat sans rival. Leur épanouissement semble souligner d'un trait sanglant la fin de l'année expirante

et la venue du nouvel an à la Réunion. En voyant cet arbre ainsi paré, les enfants se réjouissent, car le flamboyant leur a parlé du premier de l'an. (1)

Ceux qui appartiennent aux familles aisées, de ce pays, songent avec ivresse aux boîtes fleurant délicieux qui contiendront : la poupée au costume soyeux, l'ours mécanique aux poils souples et tant d'autres objets qui leur seront offerts ce jour là. Les petites filles rêvent à la robe de linon brodé, doublée de soie, que la couturière achèvera à la hâte ; au béguin exquis orné de dentelles et de pendeloques de fruits. Les garçons songent au complet neuf qu'ils étrenneront, ou à la première bicyclette sur laquelle ils pédaleront. De douces pensées font battre leurs jeunes cœurs.

Que de familles se trouveront en compagnie, le jour de cette fête ! On trinquera à la santé de ceux qui ont eu le bonheur d'atteindre la fin de l'année. Les liqueurs, le champagne, les dragées, les fondants seront de la fête. Les enfants des milieux pauvres n'aspirent pas aux riches jouets, aux fantaisies charmantes réservés aux privilégiés. S'ils voient arriver le premier de l'an, sans enthousiasme bien grand, ils n'y pensent pas moins avec plaisir. N'auront-ils pas aussi en partage leurs modestes étrennes : Jouets de fer-blanc, enlumines, vendus pour quelques sous au Magasin du Gagne-Petit ; le traditionnel ballon de caoutchouc de toutes couleurs, surmonté d'un sifflet de bois rouge.

Tui... tui... !

(1) Pour la description de ce passage, je ferai remarquer que je n'ai nullement été inspirée par l'entrefilet intitulé : « Flamboyant » paru dans le Nouveau Journal du 4 Décembre 1913. L'annonce du concours de l'Académie ayant été faite depuis le 11 octobre 1913, j'avais écrit, antérieurement à cette date, la première partie de cette nouvelle. Il s'agit ici, non pas d'une invention, mais bien d'une observation qui sert de point de départ à une description.

Je pense que l'on conçoit aisément que des idées peuvent être similaires sans être calquées, car il s'agit ici d'une description que chacun peut se faire sous forme de réflexions.

Sifflets et ballons ont aussi leur langage tout comme le flamboyant. Tui... tui... ! les étrennes ! les étrennes ! Les noirs qui entendent les sons aigus de ce sifflet annuel s'écrient : « Jour de l'an n'a pas loin ! » Les gens nerveux se crispent en s'écriant : « Maudit jouet, où le fuir !... »

II

Enfin voici arrivé le jour des souhaits, des baisers ! De toutes parts, les cartons s'ouvrent, les papiers se déchirent. Des présents s'étalent aux yeux émerveillés des heureux. Ce ne sont que fusées de rire, cris de joie ! Les petits bras, ronds et potelés, s'enroulent autour du cou des parents et à pleines lèvres on remercie.

Dans cette exquise, première journée de Janvier, la nature semble participer à la joie de vivre que chacun ressent.

Sous les rayons obliques du soleil, les manguiers déploient la gamme grenat de leurs frondaisons nouvelles en un doux friselis. Les mangues, en grosses pendeloques, se balancent au souffle du vent. Les fruits trapus du jaquier, d'un vert pâle, se font valoir en raison même de leur grosseur et de l'intensité de la teinte foncée de leurs troncs et de leurs feuillages.

Le tamarinier, le bancoulier, le bois noir et bien d'autres arbres émergent des cours des « habitations », réfléchissant la clarté du jour en des miroitements de clair de lune.

La note gaie est jetée par les crotons variés, les lauriers, les lianes antigones, ipoméus ainsi que les berceaux de roses grimpantes fleurissant les « barreaux » de chaque demeure.

Les rues sont animées et bruyantes ; les vies s'agitent et circulent.

Marchant dans la rougette et le chiendent, qui envahissent certaines rues de St Denis, Suzanne Darien cheminait tristement, la poitrine pleine de ces soupirs douloureux qui précèdent les sanglots.

C'était une enfant de dix ans, frêle, mince et pâle comme la fleur du bois mahot.

Elle était vêtue d'une robe de simili noir. Un chapeau du Gol à large bord, placé un peu en arrière sur sa tête, laissait voir sa figure enfantine, qu'encadraient agréablement des boucles de cheveux d'un blond ardent.

Une nuance d'inquiétude voilait le rayon de ses jolis yeux noirs et sous les tristes vêtements qui la recouvraient, elle avait une certaine distinction qui frappait.

A son air gêné et craintif, il était aisé de voir qu'elle s'aventurait seule, pour le première fois dans les rues de St-Denis.

A chaque pas qu'elle faisait, elle s'arrêtait, comme lassée, découragée. Pourtant elle poursuivait sa marche inquiète, surmontant de toutes ses forces la tristesse qui l'envahissait.

III

Tandis que Suzanne cheminait, sa pensée l'emportait là bas ! Elle voyait dans une pauvre maison de la rue Bertin : sa grand'mère malade au lit et pleurant la faim. Elle songeait aussi à son oncle, colon à Madagascar. Il y avait bientôt un an qu'il n'envoyait plus à sa mère ses épîtres chargées de tendresses, ainsi que le petit mandat qui leur permettait à toutes deux de vivre modestement. Il avait perdu la vie dans des circonstances tragiques sous la sagaie des hovas, laissant sa mère et sa nièce, sans appui, sans soutien.

L'une était bien vieille et l'autre était trop jeune !

Au début de leur grand malheur, Suzanne et sa grand'mère avaient rencontré un peu de charité de la part de leurs voisins et de leurs connaissances.

Mais tout cela n'avait pas duré. Il en est ainsi des choses de la vie. On se lasse de tout, même de faire du bien ! L'émotion, occasionnée par les malheurs d'autrui, soulève un moment une fugitive pitié, une charité éphémère, qui cesse dès que le temps a fait son œuvre ! La grand'mère avait vendu ses quelques meubles pour subsister. A cette heure il ne lui restait plus rien !... rien !...

C'est le prix de son anneau de mariage, vendu au poids de l'or, qui les avait fait vivre, ces derniers jours de décembre. Un peu de riz cuit à l'eau et un morceau de morue grillé, les avaient empêchées de mourir de faim jusqu'ici. Depuis la veille, l'enfant n'avait pris aucune nourriture. Que faire ? que devenir ?.....

Ce matin, lorsque le soleil joyeux avait éclairé leur intérieur désolé, la pauvre petite Suzanne s'était sentie plus malheureuse encore ; car elle savait que ce fouillis de lumières qui mettait des taches d'or aux maisons et aux choses de la nature, étincelait joyusement pour saluer la nouvelle année.

L'enfant, qui aurait été si heureuse d'avoir des étrennes, la salua par des larmes brûlantes.

Les pleurs s'échappèrent de l'écrin de ses yeux d'ange pour se mêler aux rayons pailletés de ce beau soleil de Janvier. Contact émouvant et peut-être fécond ! Qui peut savoir ?

Les larmes d'enfant et les rayons engendrent peut-être des joies !

IV

Voyant la pauvre grand'mère en proie au délire et à la

fièvre, elle lui avait fait prendre une infusion de faham mélangée de bois-cassant, puis était sortie pour mendier.

Aura-t-elle jamais le courage de cet abaissement ?

Si elle avait pu travailler, elle n'aurait pas reculé devant les fatigues, pour faire éclore un sourire de bonheur sur les lèvres de sa chère grand'mère.

Mais hélas ! Personne ne s'occupe d'elle, chacun passe indifférent auprès de cette enfant qui semble marcher vers un but lointain.

Elle avait franchi d'un pas rapide, la rue Poivre, elle était entrée dans le Jardin Colonial, dans le but d'écourter son chemin,

Elle traversa la grande avenue de vitex. Des jets d'eau éparpillaient au vent leur gerbes de perles humides dans deux vastes bassins bordés de verdure d'une disposition imprévue et charmante. Des lataniers aux larges écrans, des tacamacas aux fruits d'or, des arbustes de toutes sortes s'épalaient à ses yeux en une véritable orgie de teintes.

Le grand hall tranchait dans l'ensemble et coupait la perspective ; de son côté, et dans un jour doux et glauque, le Musée se profilait.

Sans détourner la tête pour admirer ce jardin qu'elle aimait beaucoup à voir, Suzanne poursuivit sa marche. Elle descendit la rue Dauphine, passa ensuite devant le Lycée Leconte de Lisle. Là un moment ses souvenirs lui revinrent. Elle se rappella l'incendie qui avait anéanti ce bâtiment, aujourd'hui relevé sur ses ruines. Soudain elle éprouva une contraction douloureuse à l'estomac. Elle sentit sa tête tourner et crut tomber.

A ce moment un petit noir de douze ans montait la rue du Barchois en chantant. Il portait sur une feuille de bois-damier, qu'il tenait à deux mains, du manioc bouilli, encore chaud et fumant acheté à une échoppe voisine,

Le petit garçon connaissait, sans doute, Suzanne, car en la voyant il cessa brusquement de chanter pour lui offrir un morceau du manioc qu'il avait acheté.

Ensuite le gamin joyeux poursuivit sa route, en sautillant comme un Tec-tec et sa voix retentit de nouveau. Il chantait : « Mi dis à vous compère, la pas moins l'auter, dans coin la fontaine, Caméléon mange mon manger ! »

Sa voix se perdit dans le lointain.

V

Suzanne dévora avidement la portion de manioc qu'elle avait en main. Loin d'en être soulagée, elle sentit sa faim devenir impérieuse.

Pour comble de misère, un supplice, semblable à celui de Tantale harcelle à chaque pas la pauvrete affamée.

Dans l'air de toutes parts monte un fumet de fritures. Sur la devanture de quelques échoppes rencontrées sur sa route, des mangues exquises étalaient leurs couleurs engageantes ; des jamalacs montraient leurs fruits pyriformes et incarnats.

Les litchys, ces bons litchys qui reluisaient ironiquement à travers des touffes de feuilles vernissées, comme elle eût aimé à les savourer en y plongeant les perles de son ratelier ! Elle découvrit des ananas aux feuilles épineuses. Elle se rappelait leur saveur, en salade pimentée, au jus du citron galet. Elle avait, en voyant ces fruits, une folle envie de s'emplir les bras des plus succulents, autant qu'ils en pourraient contenir, pour les porter à sa grand'mère.

A ce moment, avec le cri de l'enrouement, une voix traînante se fit entendre à ses côtés : « Brrède !... brrède !... brède ! » en faisant vibrer les r.

C'était un vieil Aya qui criait ainsi sa marchandise. Il portait sur sa tête un panier fait de lamelles de bambous tressées, dans lequel se trouvait une charge de cresson. Il était vêtu de toile de percale blanchie par l'usage. Il pouvait à peine marcher et trainait lamentablement deux pieds meurtris par les chiques, qu'on distinguait à travers les ouvertures de vieux souliers ramassés je ne sais où.

De mauvais petits noirs lui lancèrent des pierres.

Suzanne prise de pitié pour cet infortuné vieillard se dit avec tristesse : « Grand'mère et moi, nous ne sommes donc pas seules à souffrir ! »

Elle se détourna pour ne plus voir ces enfants cruels maltraiter ce malabar.

Ses regards se portèrent sur la montagne de St-Denis qui se profilait dans le lointain.

Quelques vapeurs argentées stationnaient non loin de la Vigie, ce qui ne l'empêchait pas de distinguer les découpures de la montagne et les lacets sinueux du chemin qui conduit sur ces hauteurs.

VI

A cette heure, la rue de l'Église devenait de plus en plus animée.

C'était un va et vient de dames élégantes, d'hommes bien vêtus, de petites négresses ornées de rubans roses et de rubans bleus, tant sur leurs toilettes que dans leurs cheveux crépelés ; de jeunes nègres endimanchés dont la blancheur des faux-cols faisait ressortir l'ébène de leur visage

Partout, des noirs mal vêtus portaient : les uns des pièces montées de pâtisserie, d'autres des paquets enveloppés de papier jaune, gonflés de friandises.

Dans des paniers de chèvre-feuille, cet osier de la Réunion, on voyageait des bouteilles de toutes sortes, coiffées de plomb rouges, verts et or qui devait faire place à des jets mousseux et exquis.

Suzanne arriva devant le magasin Maxence. Ses yeux s'agrandirent à la vue des victuailles de toutes sortes qui s'étageaient devant elle.

Dans des coupes de cristal qui miroitaient sous les reflets du soleil, elle entrevit des tranches de confitures de papaye, de pamplemousse, de combava cristallisées, des gros morceaux de pâtes de goyaves, de bibasses. Dans d'autres coupes des fondants, des dragées aux tons variés.

C'en était trop ! Elle venait de trop souffrir. Le spectacle, en lui réjouissant la vue, lui avait serré le cœur ! Suzanne s'en alla plus loin, comme pour fuir cette vision, et incertaine de ce qu'elle devait faire.

En proie à une douleur de plus en plus profonde, les yeux obscurcis par les larmes, elle s'affaissa assise, défaillante devant le grand magasin de la Société française d'exportation, à l'angle des rues du Barachois et de l'Église.

Là un spectacle fait pour sécher les pleurs d'une enfant fixa son attention. Sur des gradins étaient étalés une foule de jouets à faire rêver. Devant toutes ces merveilles enfantines et ce millier de futilités charmantes, Suzanne oublia un instant sa grand'mère et la faim !

Soudain elle découvrit dans un délicieux fouillis une poupée, si jolie, si jolie ! que son admiration se traduisit en une extase muette.

Mais tandis que son esprit s'envolait dans l'idéal de cette riche possession, la poupée brutalement disparut à ses yeux, enlevée par la main finement gantée d'une jeune élégante mise au goût du jour.

Suzanne retomba de ce coup en pleine réalité, elle pensa

que ce jouet, qui lui était apparu, comme dans une région étoilée, ne serait jamais à elle.

Alors sa pensée se dirigea à tire d'ailes vers le misérable logis où pleurerait sa grand'mère. Elle pensa qu'il valait mieux, pour elle, s'en retourner là bas ; puisque depuis l'heure où elle en était sortie, elle n'avait pu trouver le courage de tendre la main aux passants.

Elle voulut se lever, mais des pensées affreuses et désespérantes, achevant de briser ses forces, trahirent sa volonté. Elle retomba assise, dans son immobilité première.

Pouvait-elle s'en retourner au logis les mains vides, pour agoniser près de sa grand'mère ?

Devait-elle se résigner à mourir de faim, sans rien tenter ?

Puis se souvenant de quelques vers qu'elle avait appris, elle murmura :

« Non, l'on ne meurt point à mon âge !

« Quelque chose me dit de reprendre courage ! »

A ce moment une enfant de neuf ans, au visage velouté comme une pêche, parut à la porte du magasin.

Elle était vêtue d'une robe de fine lingerie, ornée de motifs de guipure et doublée de taffetas rose. Elle portait dans ses bras la poupée tant admirée tout à l'heure.

A la vue des larmes de Suzanne elle se sentit profondément attendrie. « Maman, cria-t-elle, à la charmante élégante, qui joyeuse et réfléchie examinait les nouveautés de l'année, avec une grande attention. Maman ! vois donc cette petite qui pleure ! sans doute elle a envie d'une poupée.

Je lui donnerai la mienne veux-tu ? Toi tu m'en achèteras une autre ? »

En disant ces mots, la petite fille revint vers Suzanne, avec les sautilllements du bec-rose, puis elle lui déposa sur

les genoux la délicieuse poupée, tant convoitée une minute auparavant.

A ce moment il sembla à la pauvrete qu'un nuage s'élevait entre elle et le monde extérieur. Elle distingua confusément que la dame riche s'avancait vers elle, mais lorsqu'elle l'entendit lui demander, d'une voix pleine de charme, la cause de ses larmes, elle revint à elle.

Alors rougissante, mais ravie de l'intérêt qu'elle avait inspiré, le cœur plein d'espoir, elle leva vers la jeune femme son regard humide où se peignait la souffrance.

Soudain oh bonheur ! elle sentit, à la vue de ce charmant visage penché sur elle, la chaîne de la honte qui liait son bras, se briser.

Sa main eût une démangeaison confuse. Elle ébaucha le timide geste du mendiant :

« Madame, lui dit-elle, je vous en supplie, faites moi la charité ! Sauvez ma grand'mère qui est bien malade et qui n'a plus de quoi me donner à manger. »

En terminant ces mots, à travers ses longs cils, ses larmes coulèrent en grosses perles humides.

D'un coup d'œil, la jeune femme reconnut que cette enfant n'avait pas l'habitude de tendre la main, et comme elle aimait à soulager ceux qui souffrent, elle se promit de venir en aide à l'infortunée que le hasard plaçait sur son chemin en ce jour heureux.

VII

Suzanne raconta brièvement à la charmante jeune femme son histoire si courte et pourtant si touchante. Un instant après, emportée par une luxueuse automobile, assise sur des coussins soyeux qui s'effondraient sous elle, la pauvre petite

éprouvait pour la première fois, la sensation physique pleine de douceur d'une course en auto.

Elle se pamait d'aise à la pensée que la bonne dame allait sauver sa Grand'mère.

Heureuse maintenant la ville lui apparaissait dans un développement merveilleux. Chaque détail de St-Denis lui semblait ravissant. Le soleil qui le matin avait lui lugubrement pour elle, mettait en s'échappant des folles déchiquetures des nuages, des sourires d'or à l'hôpital militaire, à l'hôtel de Ville, à toutes les maisons de la rue de Paris devant lesquelles on passait rapidement. Tout son être entraînait en corrélation étroite avec la nature. Tout était gai ! tout était beau maintenant pour elle.

Enfin l'auto atteignit la demeure de Suzanne et s'y arrêta. La pauvre enfant toute émue, en descendit accompagnée de sa bienfaitrice.

Lorsqu'elle ouvrit la porte de sa demeure, sa voix retentit dans le silence de l'appartement, comme un chant d'oiseau à la porte d'une tombe.

« Grand'mère s'écria t-elle, ne pleurez plus, n'ayez plus de chagrin ! voici une bonne dame qui vient vous secourir ! Mais où êtes vous donc que vous ne me répondez pas ? »

Soudain elle s'arrêta.

Un affreux spectacle venait de s'offrir à ses regards :

Etendue sur le parquet, dans un coin sombre de la pièce, la pauvre vieille femme gisait raide et froide. Les yeux grands ouverts étaient fixes et vitreux, et sur sa face convulsée, les pâles couleurs de la mort étaient tendues.

« Ah ! elle est morte s'écria la pauvre Suzanne et sanglotante, éperdue elle se jeta sur ce corps chéri. Elle le serra dans une étreinte à la fois passionnée et convulsive.

La jeune femme, témoin attendrie de cette scène douloureuse, attira l'orpheline à elle et, avec une grande bonté, elle la pressa sur son cœur en lui disant :

« Quoique tu aies trouvé une mère en moi, pauvre enfant, oui tu as raison de pleurer, car tu as tout perdu en ce premier de l'an si heureux pour tant d'autres. »

CHANTÉLIANE



3^{me} PRIX (Ex-Æquo)

Devise :

Nul bien sans peine

LA

RIVIÈRE

SAINTE-DENIS

PAR

RAOUL FONTAINE

INSTITUTEUR — ENTRE-DEUX

Rien n'est plus curieux à voir que la Rivière le lundi matin, jour où toutes les laveuses de St Denis s'y donnent rendez-vous. Chacune, son lourd paquet de linge près d'elle sur le bord de la Rivière, s'accroupit sur une pierre, les pieds dans l'eau, prête à se mettre à l'œuvre. Court vêtue comme la Perrette du fabuliste, elle saisit la partie postérieure de sa jupe, la fait passer entre ses jambes, la fixe en haut et en avant à sa ceinture et se confectionne ainsi, en un

rien de temps, un pantalon très simple. Une grosse pierre devant elle, son paquet de linge ouvert, elle commence sa besogne.

Elle introduit dans un bas un morceau de savon pour l'empêcher d'être emporté par le courant. Le malheureux bas, fut-il tissé en mailles de fer, avant la fin de la journée, sera sans conteste, veuf de son talon par suite des rudes frottements réitérés auxquels il aura été soumis. Le mouvement des bras et le bruit monotone de l'eau n'empêchent pas les langues d'aller leur train et un train d'enfer.

Première commère : « Ah ! ma cère, regarde un peu ce madame Pocard là, Ça y fait l'embarras et quand y tire linze su le corps, l'est sale comme la boue ! »

Deuxième commère : — Cause pas, vous. Vi vois mon madame. Y croit qu'elle l'est plusse que tout le monde et son linge l'est comme langoutis.

Troisième commère : — Vi parle de ça ! Et ben la mienne nana einne quantité de linze et encore elle l'est difficile ! Il faut que ça l'est propre, l'est propre, n'a point un chic-chic. Ce femme-là n'a point pitié des malheureux, ma parole !

Notre laveuse a enfin savonné consciencieusement un paletot, un ou deux coups de battoir, puis elle saisit le vêtement par un bout et le frappe à tours de bras sur la pierre à sa portée. Si, après cette manœuvre, la propreté n'est pas parfaite, vite un coton de maïs (épi dépouillé de ses grains) et cette brosse d'une nouvelle espèce est promenée énergiquement sur la partie rebelle. Le paletot récalcitrant n'est-il pas encore à point ? la bouse de vache, les crottes de cabri, les cendres de bois sont mises successivement en usage. Et les coups de recommencer de plus belle jusqu'à ce que la victoire reste enfin à notre héroïne. Que d'efforts de sa part, mais aussi infortuné paletot ! Il ne sort presque jamais indemne de ce singulier mode de lavage ! Un bouton arraché par çï, un petit trou par là et, en très peu de temps, ti-

raillé, coupé, le pauvre vêtement s'effiloche, devient loque.

Toute garde robe est ainsi livrée à la Réunion à prompt et certaine destruction, car la lessive y est à peu près inconnue ; si l'on en excepte quelques rares familles qui emploient de petites buanderies économiques. Les tentatives de lessivage à l'euro péenne ont toujours échoué dans la Colonie, les Créoles répugnant à l'idée de ce savonnage en commun. On envoie toujours, malgré tout, son linge à la rivière, à la grande joie des tailleurs et modistes ; car une telle coutume a pour résultat fatal d'obliger à renouveler le trousseau (fut-il du plus solide tissu !) très fréquemment. Après cinq ou six lavages, pantalons et paletots s'ornent de franges ainsi que cols et manchettes. Ils deviennent si ténus qu'on dirait à la fin, une toile d'araignée.

Qu'il serait difficile à la Réunion et avec de tels procédés de lavage, de réaliser ce tour de force de ce vieux de l'ancien temps écrivant à son fils : « Tu recevras six chemises neuves faites avec mes vieilles. »



1^{er} PRIX (de Poésie)



*« Un sonnet sans défaut
vaut seul un long poëme. »*

**A UN NONAGÉNAIRE
REVENANT
AU PAYS NATAL**

APRÈS TRENTE ANNÉES D'ABSENCE

PAR

Jean de Lépervanche

Du bord, lorsqu'on verra sur l'eau poindre la cime
De notre fier Piton s'irisant au matin,
Et des mornes abrupts surgir dans le lointain
Les opalins sommets émergés de l'abîme ;

Quand de ton âme émue à cet aspect sublime
Montera jusqu'à Dieu, maître de tout destin,
L'hymne reconnaissant du retour, incertain
Hier encore, doux vieillard, que le bonheur ranime,

Regarde le géant : un rayon de soleil
Se brise sur son front et rejaillit vermeil,
Et la neige qui fond ruisselle des Salazes.....

— Tandis que de ses monts les radieux profils
Des voyageurs ravis provoquent les extases,
Bourbon pleure de joie et sourit à son fils.

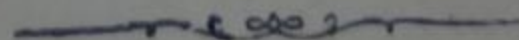


TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Arrêté portant création de l'Académie.	5
Liste des Membres Titulaires.	9
Séance du 21 Juin 1913	11
Séance du 10 Juillet 1913.	13
Séance du 17 Juillet 1913.	15
Séance du 24 Juillet 1913.	17
Séance du 21 Août 1913.	19
Règlement de l'Académie.	24
Séance du 5 Octobre 1913.	31
Séance du 20 Novembre 1913.	33
Séance du 11 Janvier 1914.	40
Séance du 8 Février 1914.	44
Séance du 22 Février 1914.	48

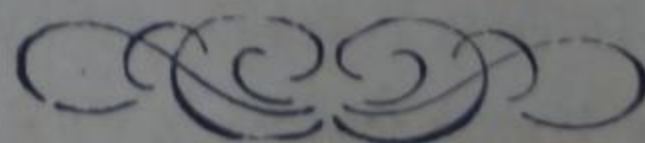
DEUXIÈME PARTIE

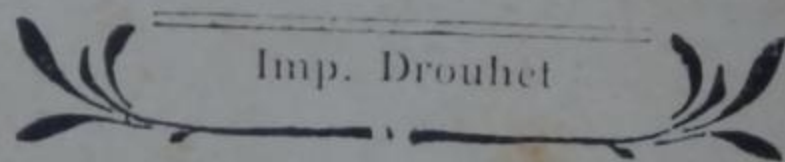
Rapport sur le cyclone des 4 et 5 Mars 1913 à la Réunion (JEAN BERTHO)..	55
Observations sur la communication de M. Jean Bertho (JULES HERMANN)...	71
Boulevard Garbit (HENRI AZÉMA).	87

Relevé Démographique de l'île de la Réunion (JULES PALANT).	111
Sonnet — (BEUF).	129
Sonnets (AUGUSTE DE VILLÈLE)	130 à 136
Numismatique (GASTON BAILLY).	137
Notice sur les richesses minéralogiques du sous-sol malgache (EVENOR DELPIT). . .	145
Notice sur les eaux thermales de Madagascar (EVENOR DELPIT).	153
Le vin de Salazie (A—G. GARSULT).	159
Des conjonctions et oppositions planétaires (JULES HERMANN).	175

TROISIÈME PARTIE

Polycarpe et Philomène (WELCOME OZOUX). . .	185
Tristesse de Novembre (ARTHUR RAYEROUX). . .	215
La douceur de croire (LÉOPOLD LECLÈRE). . .	227
Le premier de l'an (M ^{me} V ^{ve} JAULIN).	239
La Rivière Saint-Denis (RAOUL FONTAINE). . .	253
Sonnet (JEAN DE LÉPERVANÇHE).	257





Saint-Denis — Réunion — 48, rue de l'Eglise, 48